

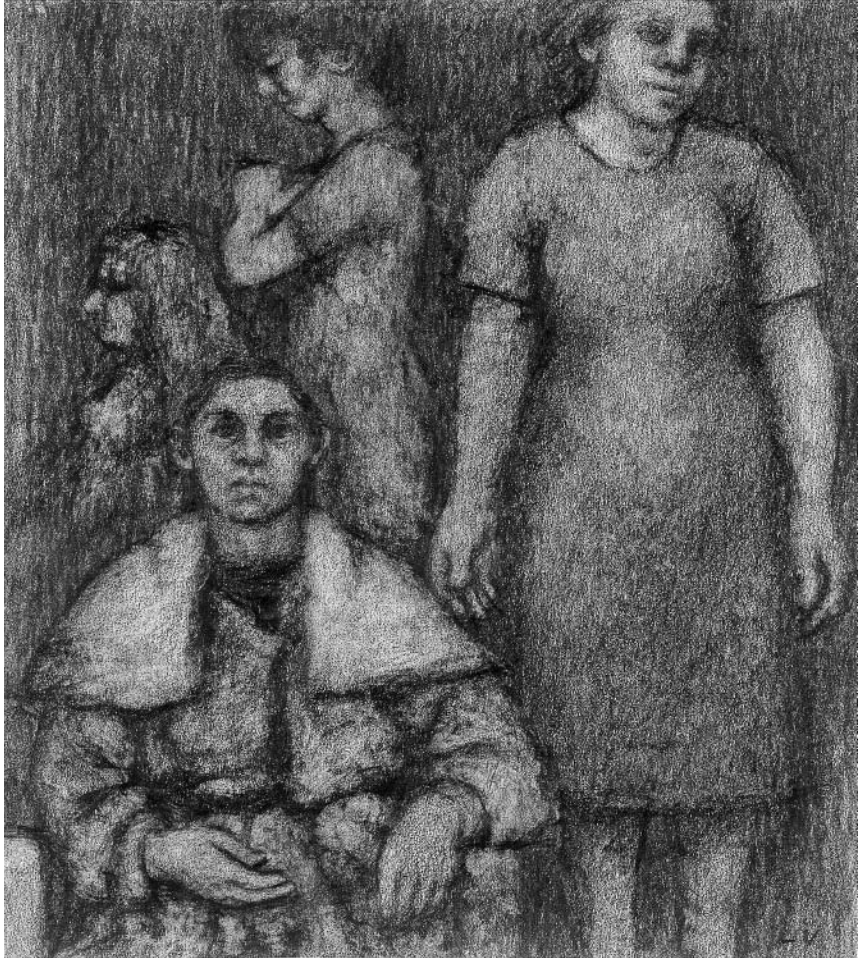
LUCY VINES
Craies, crayons et pastels
présenté par Ronnie Scharfman



Lucy Vines est née à Hartford, Connecticut, à la fin de l'année 1929. Elle a été élevée à New York. Elle a quitté les États-Unis quand le maccarthysme a rendu l'atmosphère irrespirable. Elle a vécu depuis à Paris dans un milieu d'écrivains et d'artistes. Elle n'expose pas dans des galeries commerciales, ne voulant pas vendre pour ne pas disperser son œuvre mais la garder sous ses yeux. Une première exposition importante, plus de cent-vingt œuvres sur papier, a eu lieu au *Morat Institut Für Kunst und Kunstwissenschaft*, à Fribourg-en-Brisgau en Allemagne, du 4 décembre 2005 jusqu'en avril 2006. Il n'y a pas eu de catalogue mais le livre qui a paru en avril 2007, Lucy Vines, *Œuvres sur papier*, William Blake & C°, Bordeaux, avec des essais d'Alain Madeleine-Perdrillat, Alain Lévêque et Gérard Macé, reproduit un grand nombre d'œuvres exposées à Fribourg. Une autre exposition de même importance vient d'avoir lieu à l'École des Beaux-Arts de Nîmes (du 26 avril 2007 jusqu'à la fin du mois de mai).

Les travaux que nous présentons ici datent pour la plupart des dix dernières années. On les a faits précéder d'une série de dessins au crayon qui datent des années antérieures: scènes de salon de coiffure, pour la plupart. La présentation, par Ronnie Scharfman, des craies, crayons et pastels, sépare les deux groupes d'œuvres. On note que le format de ces œuvres est toujours d'environ quelques dizaines de centimètres de côté.















Présences de Lucy Vines

“No light, but darkness visible...”

John Milton, *Paradise Lost*

“Le noir est ma boule de cristal.

Du noir, seul, je vois la vie sortir.”

Henri Michaux, *Peintures*, “Qui il est”

“... une obsession... trouver la ressemblance
de la nuit du regard...”

Antoine Raybaud, *Retour du Paraclet*

Ces formes énigmatiques sorties de la nuit noire de l'œuvre de Lucy Vines, qui et quelles sont-elles? Figures hiératiques, solennelles, prises dans un cérémonial qui nous échappe: femmes nues, sculpturales, telles des Korès archaïques, mais vulnérables de par leur nudité même; couples mère-enfant dont l'étreinte oscille entre tendresse et protection, dont les regards ne se rencontrent pas, ni, parfois, les mains; couples nus – des amoureux peut-être, comme surpris par la honte ou figés par la terreur et l'étonnement dans cet instant précis où on les chasse du paradis.

Ce qui relie ces apparitions fantomatiques, c'est le langage, les formes plastiques propres à l'artiste bien sûr, ce langage unique, personnel, d'une vision du monde et que nous appelons le style. Il s'agit là surtout de ces corps lourds, graves, d'une raideur de pierre, mais également du matériel avec lequel travaille Lucy Vines, car dans ces fusains et pastels, la texture crayeuse imprime aux surfaces de papier noir une sensation de dense friabilité, comme si les images sortaient des murs de la grotte du temps et de la nuit, dialoguant avec nos cauchemars et nos rêves. Des pigments de terre cuite – ocre, bistre, mauve – caractérisent maints tableaux.

Mais il y a aussi, mêlées à eux, des couleurs stridentes qui font presque mal. Ne serait-ce donc pas surtout cet étrange éclairage théâtral, intense, grotesque, choquant même, qui unifie l'œuvre, tel un éclairage scénique infernal où le seul drame qui se jouerait serait celui, secret et mystérieux, des êtres humains entre eux ou saisis dans leur solitude essentielle? À l'instar des scènes de ballet de Degas, on ne trouve là aucune source de lumière naturelle, et les formes sont éclairées depuis le bas du tableau, à ceci près toutefois qu'il n'y a ici ni horizon, ni décor, ni référence à un quelconque monde extérieur. Tout flotte dans le noir. Il fait certes éternellement nuit dans l'œuvre de Lucy Vines, mais c'est une nuit peuplée de rites, de terreurs

secrètes chorégraphiées, de chœurs démoniaques et silencieux; autant d'hécatombes suggérées par un feu invisible qui danse devant les corps, celui-là même qui, jeu troublant, pour définir la part d'ombre et de lumière, n'en laisse pas moins toujours les regards dans le noir. Dans leur nuit, ces formes pleurent-elles?

Dramatis personae

Sans titres ni dates, les œuvres de Lucy Vines donnent vie à toute une galerie de personnages répartis en plusieurs catégories, lesquelles nous permettent d'ailleurs d'appréhender ces silhouettes à la fois sur un plan formel et thématique. Toutes nous hantent par leurs qualités formelles solides, que vient au demeurant subvertir une friabilité extrême du matériau utilisé.

Les têtes, nombreuses, peuvent occuper l'intégralité de tableaux assez petits – vingt-cinq ou trente centimètres environ. Orbites creuses, traits brouillés, regards aveugles, ces visages nous fixent, nous pénètrent, et ne pardonnent pas. Des bouches – béances noires qui n'émettent aucun son (silence ou cri?) – nous déconcertent. Certaines figures semblent momifiées par la craie – ce sont des masques mortuaires, même si parfois on pense se trouver devant le portrait d'un nouveau-né. D'autres ont la face tournée vers un ciel qui ne répond pas. D'autres encore, sortant à peine lisibles d'un tourbillon de touches et de lignes maintes fois reprises par des gestes de grande verve, hâtifs et circulaires, nous interpellent d'un lieu ontologique ambigu, à l'extrême limite entre figuration et désagrégation, comme le font certains dessins de Michaux ou de Dubuffet, ou comme le font aussi chez Giacometti, les derniers portraits du modèle Caroline.

De femmes nues, ou presque – vêtues d'un maillot ou d'un caleçon –, seules et pourtant fortes de chair généreuse, de formes arrondies, capables d'une énergie de saut, de danse ou de fuite, transparaissent des expressions de douleur, d'horreur, de fragilité. Clouées devant nous dans des positions d'immobilité, d'autres paraissent avoir les yeux braqués sur un point que nous ne devinons pas, à moins qu'elles ne soient elles-mêmes aux prises avec un regard braqué sur elles – celui du peintre, du spectateur? De quel parcours de vie, de quel événement particulier ces femmes nous demandent-elles de témoigner? Figées devant nous, elles nous défient.

Les couples – homme et femme, femme et femme –, le plus souvent nus eux aussi, ne partagent que rarement des moments de bonheur ou de tendresse. Les personnages se tiennent à une distance maladroite l'un de l'autre, une distance faite de tâtonnements aveugles, de mains qui ne se touchent pas, de regards qui ne se croisent pas. Figures rescapées d'une crise, d'une tragédie, d'une perte irréparables, ils semblent dépassés, angoissés, condamnés à

la non-intimité. Images de l'être moderne dans la difficulté de la relation ou victimes d'une histoire qui ne s'avoue pas, la posture de ces corps, loin de laisser quiconque impassible, ne nous lâche pas. On ne leur résiste pas, on ne s'y résigne pas.

Le couple mère-enfant traverse dans l'œuvre de Lucy Vines une gamme d'émotions que l'on ne perçoit pas chez les autres protagonistes: tendresses infinies, ébauches de sourire dans les jeux intimes; mais aussi, aliénation, distance inexplicable, gestes inachevés en direction de l'autre, qui évoquent des sentiments de peur ou de pitié. Ici encore, la nudité trouble: au-delà d'une domesticité naturelle, tranquille, rôdent çà et là de sourdes menaces, dans une nuit omniprésente qui – métaphore d'un danger amorphe — pourrait bien happer la mère et son enfant. Les deux êtres parfois sont habillés, comme pour un voyage, séparés dans l'espace, sans contact ni regard aucuns, sans défenses, en attente d'un destin inévitable, cruel, incompréhensible.

Figures humaines qui nous interrogent. Humanité commune. Figuration et désintégration. L'œuvre de Lucy Vines, présences qui interpellent, sans livrer leurs secrets.

Ronnie Scharfman
SUNY, Purchase Univ.



